

James Sallis

Bois mort

thriller



Extrait de la publication

folio
policier

James Sallis

Bois mort

Une enquête de John Turner

*Traduit de l'américain
par Stéphanie Estournet et Sean Seago*

Gallimard

Extrait de la publication

Titre original :

CYPRESS GROVE

© James Sallis, 2003.

© Éditions Gallimard, 2006, pour la traduction française.

Extrait de la publication

Poète, traducteur, essayiste et auteur de nouvelles, James Sallis est né en 1944, la veille de Noël, et vit à La Nouvelle-Orléans. Remarqué pour sa série dédiée à Lew Griffin, un détective noir épris de justice ancien professeur et écrivain, James Sallis est également l'auteur de *La mort aura tes yeux*. *Bois mort*, plus proche du thriller et impeccable de maîtrise, inaugure une trilogie mettant en scène John Turner, un flic au passé tourmenté venu se réfugier dans une petite ville du Tennessee.

À la mémoire de
DAMON KNIGHT
Grand homme,
Grand ami
Grandement regretté

Remerciements à George Gibson et Michael Seidman
pour leur patience et leur soutien sans faille ;

à Vicky, comme toujours ;

et au major Mark Collins
de l'unité de police de Memphis.

La jeep était encore à un kilomètre lorsque je l'entendis. Elle contourna le lac, et quand elle entama le virage, les oiseaux s'envolèrent des arbres. Ils s'élevèrent en un bouillonnement, tout droit, puis, comme si une bourrasque les avait emportés, virant abruptement, d'un même mouvement, à droite toute. La plupart de ces arbres étaient là depuis quarante ou cinquante ans. La plupart des oiseaux étaient dans le coin depuis moins d'un an et partiraient d'ici peu. J'étais quelque part entre les deux.

J'observais la jeep tandis qu'elle surgissait des arbres et que le conducteur rétrogradait en troisième, amorçant la longue descente jusqu'à la cabane. Le lac, sous la lumière de l'après-midi, était pareil à une feuille d'aluminium. Peu de bruits. Le fredonnement haut perché du moteur bien entretenu. De temps en temps, le bruissement de feuilles sèches comme si le vent les frappait et qu'elles essayaient de sonner comme des cloches, là, sur les arbres.

Il parcourut encore quelques mètres sous le pacanier. La coque de ses fruits est si dure qu'il faut les

piétiner pour en extraire une demi-cuillerée de chair. J'aurais juré que les écureuils les alignaient sous les roues des voitures et attendaient au bord de la route. Il descendit de la jeep et resta debout à côté. Il portait de vieux vêtements de travail de chez Sears, des bottes de caoutchouc à l'ancienne et ce qui semblait être un chapeau coûteux, mais qui aurait été davantage à sa place un peu plus au sud et à l'ouest. Il était adossé à la portière côté conducteur, les bras croisés, regardant alentour. Par ici, les gens ne bougent pas vite. Ils grandissent en apprenant à respecter les maisons d'autrui, leurs terres et leur vie privée, à ne pas franchir les lignes, dont certaines sont invisibles. Et à respecter l'histoire du coin. Ils se glissent, comme ils disent, se faufilent au cœur des choses. Peut-être la raison pour laquelle j'avais choisi de m'installer par ici.

— Un bel après-midi, dit-il, la dernière syllabe légèrement en suspens, conférant à sa remarque la valeur d'une observation, d'une salutation, d'une interrogation.

— Ils le sont tous.

Il acquiesça.

— C'est pas faux. Même les pires, ici au pays de Dieu... Je n'interromps rien, j'espère.

Je secouai la tête.

— Bien. Ça, c'est bien.

Il se décolla de la portière, se tourna pour attraper quelque chose à l'intérieur, en sortit un sac en papier.

— Y m'semble qu'il y a de la place pour deux, sur ce porche.

D'un geste, je l'invitai à me rejoindre. S'installant sur l'autre chaise, une chaise de cuisine bancale à dossier droit et renforcée d'un entrelacs de ficelle de sisal, comme la mienne, il tendit le sac.

— J'ai amené ça.

Je retirai du sac une bouteille de Wild Turkey.

— Z'auriez pas parlé à Nathan, par hasard ?

Mon visiteur acquiesça.

— Il a dit que, vu qu'on ne s'était jamais rencontrés tous les deux, ce serait peut-être une bonne idée d'amener quelque chose. Pour graisser les rouages.

Nathan vivait dans une cabane des environs depuis près de soixante ans. Mettez un pied sur ses terres, qui que vous soyez, et vous serez accueilli par une volée de chevrotine ; c'est ce que tout le monde disait. Mais peu de temps après mon emménagement, Nathan avait commencé à se montrer de loin en loin avec une bouteille, et nous restions assis ici sur le porche ou, quand il faisait frais, à l'intérieur, au coin du feu, à nous repasser silencieusement la bouteille jusqu'à ce qu'elle soit vide.

J'allai chercher des verres à l'intérieur. Nous versai à tous deux de bonnes doses et lui passai le sien. Il le leva à la lumière, prit une gorgée, soupira.

— Ça fait un moment que je voulais monter dire bonjour, dit-il. Mais, toujours un truc à faire. Me suis dit que ça pouvait attendre. Pas comme si on allait se sauver, vous et moi.

Ce fut tout pendant un moment. Nous restâmes assis à regarder les écureuils grimper aux arbres et sauter de l'un à l'autre. J'avais cloué une vieille

boîte de conserve rouillée au pacanier et l'avais remplie de noix à leur intention. De temps en temps l'un d'entre nous tendait le bras et refaisait les niveaux. Pas grand-chose d'autre ne bougeait. Par ici on n'est jamais loin de comprendre que le temps est une illusion, un mensonge.

Nous en étions arrivés aux dernières mesures de la bouteille quand il parla à nouveau.

— Chassez ?

Je secouai la tête.

— J'ai eu mon content quand j'étais gamin. Je crois que c'était la seule chose que mon vieux aimait. Du gibier sur la table presque tous les jours. Chevreuil, lapin, écureuil, caille, pigeon, au point de supplier les gens de lui en prendre. N'a jamais utilisé qu'une .22.

— Parti ?

— Quand j'avais douze ans.

— Comme moi.

J'allai à l'intérieur faire du café, réchauffer un ragoût de deux jours. Quand je revins sur le porche avec deux bols, la pénombre grimpait aux arbres et les sons autour de nous avaient changé. Les insectes vibraient et bourdonnaient. Les grenouilles près du lac chantaient de leur voix creuse et douloureuse.

— Café pour tout à l'heure. À moins que vous le vouliez tout de suite.

— Après, ce sera parfait.

Nous nous penchâmes sur notre ragoût. J'avais ajouté deux épaisses tranches de pain sur chaque bol, pour saucer. Comme j'avais fait cuire le pain

presque une semaine auparavant et qu'il était bien parti pour rassir, il remplissait parfaitement son office. Pendant un moment nous avons englouti, dégluti, saucé et léché. Des traînées de sauce dégoulinèrent sur les mentons et les chemises. Je ramassai les bols, amenai le café.

— N'ai jamais été du genre à me mêler des affaires d'un autre.

La vapeur s'élevait des tasses vers nos visages.

— Pourquoi vous êtes ici, d'où vous venez, tout ça. Mais les gens me paient quand même pour savoir ce qui se passe dans le coin. Comme pour beaucoup de choses dans la vie, le secret c'est d'équilibrer.

Les grenouilles avaient cédé la place. Toutes en couples, à cette heure. Dissimulées par la pénombre. Résignées à passer leur soirée ou leur vie en solitaire. L'heure était aux moustiques, et ils pullulaient autour de nous. J'allai remplir à nouveau les tasses, et en revenant, lui dis :

— Ce n'est pas un grand secret. J'étais flic. J'ai passé onze ans en prison. Quelques années de plus comme citoyen honorable et productif. Puis j'ai pris ma retraite et je suis venu ici. Pas de raison que les choses se compliquent plus que ça.

Il acquiesça.

— Mais c'est toujours ce qui arrive. C'est dans notre nature.

J'observai un moustique tandis qu'il se posait sur le dos de ma main, y restait un moment puis reprenait son vol. Une machine, en réalité. Sans compli-

cations. Conçu et mis en œuvre pour remplir son unique fonction à la perfection.

— Est-ce que je peux faire quelque chose pour vous, shérif ?

Il leva sa tasse.

— Super, le café.

— Mettez de l'eau à bouillir, retirez du feu et jetez du café dedans. Couvrez et attendez.

— Aussi simple que ça.

J'acquiesçai.

Il prit une autre gorgée et regarda autour de lui.

— C'est paisible, ici, n'est-ce pas ?

— Pas vraiment.

Un hibou nous survola, la queue et les pattes de sa proie, un quelconque rongeur, pendouillant.

— À dire vrai, j'espérais pouvoir vous convaincre de nous aider. Une affaire de meurtre.

La vie, a dit quelqu'un, c'est ce qui vous arrive pendant que vous attendez que d'autres choses arrivent, qui, elles, n'arriveront jamais.

Amen ! aurait dit frère Douglas, brandissant sa bible comme une épée et la tenant levée dans l'encadrement des vitraux célébrant la parabole des talents, Marie-Madeleine au tombeau, l'Assomption.

Au pays, en ce temps-là, parmi la vigne kudzu, à l'ouest du creux de la Crowley's Ridge et à l'est des digues qui contenaient la rivière, j'avais été un enfant prodige, promis à de grandes perspectives — en fait, la simple perspective d'échapper un jour à cette ville et à ses horizons bouchés. Profitant d'une bourse d'études, j'avais descendu le cours du fleuve jusqu'à La Nouvelle-Orléans, puis remonté dans l'autre sens jusqu'à Chicago (suivant la route du jazz) où, une fois pourvu d'une bourse universitaire, esprit et futur avaient convergé comme des canons jumelés vers le professorat. C'est alors que notre président partit subrepticement en guerre et m'emmena avec lui. Marchant sur les coudes au

cœur d'une végétation plus verdoyante encore que celle de mon enfance, je récitais Chaucer, me remémorais Euclide, énumérais, pour rester éveillé et sur le qui-vive, des principes d'économie — et les laissais derrière moi sur la piste : des spores, des déjections.

Je n'eus aucun mal à me réinsérer. Je débarquai de l'avion un vendredi, à Memphis, traînai devant la gare routière sans y pénétrer, puis tournai les talons. Je ne revins jamais au pays. Trouvai un hôtel bon marché. Traversai la moitié de la ville à pied jusqu'aux services de police et remplis un formulaire de recrutement. Pourquoi la police ? Après toutes ces années, je n'ai pas souvenir d'une succession d'idées qui m'y aurait mené. J'avais passé deux ans et demi à me faire tirer dessus. Dans mon esprit, c'était peut-être le genre de qualification dont j'avais besoin.

Quelques semaines plus tard, au lieu de marcher sur les coudes, j'étais assis dans une Ford qui roulait et tanguait comme c'est pas permis et dont les cylindres cognaient sans relâche. Mais j'étais toujours dans la jungle. À la rigueur, la ville me semblait plus étrange et inconnue que ne l'avait été la jungle. L'officier Billy Nabors était au volant. Son haleine aurait pu décoller le papier peint des murs et carboniser les plumes de la queue d'un poulet.

— Ce que j'attends de toi, dit-il, c'est que tu fermes ta putain de gueule, que tu restes tranquille et que tu ouvres tes yeux. Jusqu'à ce que je te dise de faire autre chose, c'est *tout* ce que je veux que tu fasses.

Il fit descendre la bête le long de Jefferson, au travers d'une spectaculaire collection de nids-de-poule, jusqu'à Washington Bottoms et ce qui semblait être soit une zone d'entrepôts depuis longtemps abandonnée, soit le décor d'une saga de science-fiction d'après-guerre. Nous nous rangeâmes près des seules formes de vie visibles, toutes agglutinées autour d'une station Spur qui annonçait « Le top du barbecue ». Un immeuble d'habitation de quatre étages s'était effondré et une jeune femme était assise sur le rebord du trottoir à contempler ses chaussures, des filets de salive serpentant lentement le long d'un T-shirt noir où on pouvait lire ATEFUL DE D. Sur la droite, une gigantesque dent en bois pourrie pendait devant ce qui avait été autrefois l'officine d'un dentiste. Du terrain vague à gauche, vierge de toute empreinte humaine, avait éclos une fière moisson de pneus de voiture, de sacs d'ordures, de pièces de chariots de supermarché, de bicyclettes et de glacières en plastique, d'éclats de briques et de parpaings.

Nabors prit l'offre du jour : sandwich Kaiser, Fritos et un grand café. Je l'imitai pour le café, fis l'impasse sur le reste. Seigneur, j'aurais pu vivre une semaine avec ce qu'il renversait sur le plastron de sa chemise. Mais ce jour-là, il était écrit que sa chemise resterait propre un peu plus longtemps que d'habitude, car, une fois réinstallés dans la voiture, à peine avait-il commencé à déballer son sandwich que nous reçûmes un appel. Trouble à l'ordre public, Magnolia Arms, appartement 24.

Il nous conduisit douze blocs plus loin jusqu'à

un endroit qui ressemblait presque exactement à celui que nous venions de quitter.

— Ta première intervention, pas vrai ?

J'acquiesçai.

— Merde.

Il baissa les yeux sur son sandwich. De la graisse s'écoulait sur le tableau de bord.

— Tu restes ici. Au moindre truc pas net que tu vois ou que tu entends, tu appelles : « Collègue en danger ». Tu réfléchis pas, tu cherches pas à comprendre, tu te jettes sur cette putain de radio. Pigé ?

— Ben, j'sais pas trop, shérif. Vous savez comment que ch'uis.

Nabors roula des yeux.

— Qu'est-ce que j'ai fait ? Putain, mais qu'est-ce que j'ai fait ?

Ouvrant la portière, il s'extirpa du véhicule et escalada péniblement une échelle d'échafaudage. Je l'observai tandis qu'il progressait le long de la seconde galerie. Déterminé, concentré. Je tendis le bras, attrapai son putain de sandwich et le jetai par la fenêtre. Il frappa au 24. Restait à la porte un moment à parler, puis entra. La porte se referma.

La porte se referma, et plus rien ne se passa. Plus rien ne se passa pendant un long moment. Je descendis de la voiture de patrouille, allai jusqu'à l'arrière du bâtiment. En vertu d'une quelconque réglementation, un escalier de secours minable et mal foutu avait été ajouté. Je tirai sur un barreau, vis les paliers danser au-dessus, les boulons prêts à lâcher. Je commençai à monter, songeant à tous ces films avec des ponts suspendus.

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

Dans la collection La Noire

LA MORT AURA TES YEUX, 1999.

Les enquêtes de Lew Griffin

LE FAUCHEUX, 1998.

PAPILLON DE NUIT, 2000.

LE FRELON NOIR, 2001.

L'ŒIL DU CRIQUET, 2003.

BLUEBOTTLE, 2005.

BÊTE À BON DIEU, 2005.

Dans la collection Série Noire

Les enquêtes de John Turner

BOIS MORT, 2006, Folio Policier n° 568.

CRIPPLE CREEK, 2007.

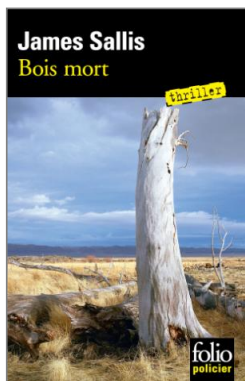
Aux Éditions Rivages

Dans la collection Rivages – Noir

DRIVE, n° 613, 2006.

Dans la collection Écrits noirs

CHESTER HIMES : UNE VIE, 2002.



Bois mort

James Sallis

Cette édition électronique du livre
Bois mort de James Sallis
a été réalisée le 22 novembre 2013
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070398829 - Numéro d'édition : 185356).

Code Sodis : N53390 - ISBN : 9782072475597

Numéro d'édition : 245442.